

LETTRE A UN MOUVEMENT

Bonjour,

C'est, le cœur aussi triste que notre ciel, que je me dois de t'informer que Jean-Pierre Lignon n'est plus.

Il nous a quittés au début du mois de septembre chez sa mère, à Cavaillon, où il a été enterré le 5.

J'avais su par Tilou qu'il avait rechuté et j'avais pu lui téléphoner en mars ou avril. Nous nous étions donné encore un contrat de travail et des rencontres à partir de novembre.

Mon compagnon

Jean-Pierre n'est plus là pour nous apostropher avec des arguments inattendus. Il n'est plus là pour nous réchauffer avec son rire sonore, il n'est plus là pour nous attendrir avec sa musique.

Il me reste sa poésie, sa peinture et tout ce qu'il m'a apporté pendant le long compagnonnage que nous avons vécu ensemble au fil des congrès d'enfants.

Ce congrès méritait de lui être dédié ; il a été en effet l'un des premiers à reparler d'un Front de l'enfance et cela dès 1975, il a été au départ du Journal d'Enfants et aujourd'hui il aurait été ravi d'applaudir à *Boom'rang* et à *Vivre !* Même si... le contenu, ou la maquette, ou la pagination n'avaient pas ce degré de perfection, que toute production destinée à des enfants se devait de posséder, selon lui.

Aujourd'hui, je ne pourrai plus lui téléphoner ou aller le voir pour l'entretenir de tel ou tel développement de notre action.

L'I.C.E.M. n'aura plus que ses écrits à relire pour se remettre en tête et en pratique quelques grands principes intangibles à propos de l'expression libre, des méthodes naturelles d'apprentissage et du tâtonnement expérimental.

Parce que Jean-Pierre nous en parlait souvent entre la poire et le fromage sans utiliser une once de vocabulaire pédagogue. Il nous en parlait en utilisant toujours la poésie de la métaphore. Il savait nous pousser toujours, et surtout quand nous ne le voulions pas, en nous adressant, l'œil gauche à moitié fermé, les lèvres souriantes, la question à laquelle nous refusions a priori de répondre.

Ah ! Jean-Pierre, combien de fois avons-nous dit entre nous que tu nous embêtais, que tu arrivais, comme un cheveu sur la soupe, trop souvent, avec un travail trop préparé.

Combien de fois tu nous a exaspérés avec tes exigences !!

Je me rappelle en 1972, je t'avais revu à la suite d'un banal échange de courrier entre deux délégués départementaux, et tout fier je t'avais parlé de mon journal scolaire, entièrement tiré au limographe et... souvent illisible.

Je ne l'avais pas sur moi...

Je te l'ai envoyé, après, et tu m'as répondu dans les huit jours. Quelle lettre ! Il fallait bien que tu aies senti à quel point j'avais envie de réaliser un bon journal pour m'engueuler comme tu l'avais fait !

Et c'est de là que tout est parti !

Mes virées inopinées à Fère-en-Tardenois où tu me découvrais tous les charmes d'une pédagogie populaire dans un F5 abandonné. Les peintures, les sculptures, les polices, les casses, la rigueur et la vie, toute la vie de tous ces bambins qu'on dit inadaptés. Maria, Éric... quelles volontés !

Tu m'expliquais patiemment mais avec passion que l'enfant avait droit aux outils les plus performants pour réussir ! Y compris les enseignants ! L'instituteur devait pour toi devenir un artiste en travaillant avec l'enfant-artiste !

Toi, tu l'étais : Peintre ! Poète ! Musicien ! Photographe ! Comédien ! Nous sortions de ta classe et tu t'installais à ton piano, chez toi. Le poêle à mazout était souvent encrassé mais la musique nous poussait toujours à créer de la poésie. Nous nous amusions tous les deux ! Croyait-on ! Mais c'était nos méthodes naturelles qui nous permettaient de nous comprendre.

Combien de choses ont-elles été préparées ainsi ? Les stages régionaux, les rencontres imprimerie, les congrès des imprimeurs, les expositions... Tu me téléphonais le soir pour me dire : « Régi... il faudrait que les enfants puissent... » Et ça gambageait tellement après...

Je me rappelle un soir chez toi, où après un stage, quand nous nous étions retrouvés au restaurant pour la clôture, les congrès des imprimeurs et les stages d'initiation s'étaient tellement emmêlés que nous avions projeté d'acheter un grand bus ou un grand camion pour créer le Freinet-Circus et couvrir toutes les villes de France comme des saltimbanques de la Pédagogie.

Tout cela dit entre le fou-rire et le sérieux que nous te connaissions quand tu construisais un projet.

Hier, oui mars c'est hier, tu me disais que le Mouvement aujourd'hui s'enlise et perd du terrain parce qu'il ne s'investit pas dans des réseaux de communication facilitateurs. Tu me donnais comme exemple le fait que nous en étions restés dans nos relations institutionnelles au niveau de l'après-guerre, c'est-à-dire la circulaire et le timbre-poste... Alors que nous vivons ailleurs avec le son et l'image. Et avec une conviction inattendue, tu m'expliquais que les travaux inter-C.A. devraient se réaliser par cassette et même par cassette vidéo.

Tu te savais bien diminué après ton opération, et pourtant quelle force de travail tu développais !

L'an passé tu venais monter une expo poésie à Charleville et tu installais tes toiles, celles que tu avais peintes pendant ta convalescence, celles qui crient la souffrance que tu as endurée.

Mais, le soir après le repas, tu nous expliquais que tu envisageais de construire une maison. Tu nous racontais comment tu intervenais auprès des instituteurs de l'Aisne pour les amener à voir autrement l'enfant. Tu me parlais aussi du quartette de jazz que tu avais formé avec quelques copains.

La vie était TOI, impulsive, créatrice, destructrice parfois, pour construire ensuite, plus beau !

Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir réussi à sortir *Vivre* et *Boom'rang* plus vite que tu puisses mesurer à quel point les propos que tu tenais devaient toujours être pris au sérieux.

Aujourd'hui, nous sommes de plus en plus nombreux à concrétiser ce que tu revendiquais pour les enfants, il y a de cela neuf ou dix ans !

Merci Jean-Pierre.

Tu m'as appris

Quand je sus que ma langue
Apparaissait à mes jeunes auditeurs
Aussi désagréable qu'une gangue,
J'ai cru trouver le message libérateur...

Dans le mot écrit que tout le monde
Peut prêter !
Tu m'as appris sur le ton d'un orage qui gronde
Qu'un mot n'est rien s'il n'est pas interprété
S'il n'est pas rendu vivant
S'il n'est pas puissant comme le vent
Qui décoiffe les mémés enrubannées
Pour se moquer des traditions surannées !
Tu m'as appris la beauté du mot imprimé,
Tu m'as appris la grandeur du mot affiché,
Tu m'as appris la solennité de l'enfant
Qui trouve après avoir erré dans ses recherches hasardeuses,
Tu m'as appris l'humour et la modestie de l'adulte
Qui est près de cet enfant,
Parce qu'il doit toujours créer le déséquilibre !
Tu m'as appris l'universalité de notre pédagogie
Tu m'as appris la générosité parce que tu m'as beaucoup donné,
Tu m'as appris l'exigence au risque de paraître tout le contraire
De ce qu'on attendrait de nous !
Tu m'as appris l'exigence de ceux qui vivent les événements
Pour que leur initiative soit en progrès
Tu m'as appris cette exigence qui souvent,
Parfois trop souvent, me fait prendre des décisions
Seul, seul, seul, seul
Parce qu'à ces moments, nous sommes toujours seuls !
Tu m'as appris la confiance qui me désarme
Quand on ne répond plus à mes attentes et nos espoirs !
Tu m'as appris la liberté dans mon corps !
Tu m'as appris à lire l'enfant, le mien, le tien et celui de tous !
Tu m'as appris à aimer quand on estime parce que le respect
N'est pas un moteur suffisant !
Tu m'as appris à me dire
Tu m'as appris à me faire

Dans l'I.C.E.M.

Pourquoi faut-il que les prophètes
Disparaissent avant d'être compris ?

Réginald BARCIK

A FREINET

Ma chaise se languit
Au pied des armoires vides.
Mes dossiers se meurent,
Serrés dans leurs maigres tiroirs.
Ma balance se rouille
Dans l'attente de pesées.
Mon feu se désespère
De n'avoir à lécher
Que des structures ininflammables.
Mon horloge ralentit
Le temps qui passe autant.
Aux mortuaires saisons
De mortelles brumées,
Aux épaisses cadences,
Aux pas lourds de fantômes,

Je cherche en vain tes mots
Et ta voix grave :
Paternelle lampée
Dissoute un an trop tôt.
Ma chaise se languit
Au pied des armoires vides,
Entourée par la meute
Des chiens de fat pouvoir.
Dans l'écuelle de leurs mots
Qui cherche sa pitance ?

Je t'attends,
Tu m'attends,
Au prochain carrefour
De nos rêves méconnus.

Jean-Pierre LIGNON
Le 12.01.73

POUR UNE MÉTHODE NATURELLE D'IMPRIMERIE

- Laisser l'enfant aller aux casses composer son nom, son mot, son texte.
 - Le laisser fouiller, regarder dans la glace, chercher dans quel sens il doit disposer, tourner et retourner le caractère, en prendre possession, prendre possession de ce monde de plomb dans lequel il « coulera sa pensée ».
 - Lui permettre de choisir sa feuille selon sa texture, son grammage, son opacité, de mettre trop d'encre sur sa forme, pas assez, de faire des « gaufres », des manques, de prendre possession de cette matière vivante qu'est le papier, de découvrir la page imprimée dans son état définitif, belle, magnifiée.
 - Autoriser qu'il salisse tout, en frottant son doigt émerveillé sur l'encre fraîche.
 - Le conseiller dans son tâtonnement, juste au moment où il faut, pour lui permettre d'accéder à une réussite sans la lui voler, de vaincre la difficulté seul et lui laisser la primauté de sa victoire.
 - Instaurer ce climat de liberté et de tâtonnements successifs qui fera que chaque geste de l'imprimeur répondra à un besoin vécu.
- Voilà en quelques mots trop courts ce que pourrait être une méthode naturelle d'imprimerie.
- Pourrait-elle être autre chose ?
 - Peut-on imaginer autre chose ?

Jean-Pierre LIGNON
Extrait de B.T.R. n° 1

Donc Jean-Pierre Lignon a cessé de lutter. On savait qu'il s'accrochait à la vie avec l'énergie, la passion qu'on lui avait vu mettre à vivre et à faire vivre autour de lui mais voilà qu'on s'était déjà habitué à son absence de nos rencontres et de nos revues. Et aujourd'hui, à la nouvelle de sa mort, c'est sans doute davantage contre cette habitude-là, contre nous-mêmes donc qui nous y étions laissé aller, que nous nous révoltons, que contre la mort elle-même. Car nous partions aussi, les uns après les autres, et cela est naturel mais ce qui ne l'est pas, ce que nous ne devons pas accepter, c'est que se banalise ce Mouvement, que retombent les enthousiasmes, que se normalisent les paroles, que s'affadissent les idées, que s'éteignent les pratiques, que s'étriquent les actes.

La mort de Jean-Pierre vient nous rappeler combien sa vie était exubérante. Ceux qui l'ont bien connu ne vont pas faire dans l'hommage funèbre. Avec un serrement de cœur ils vont se souvenir combien ses actes ont compté, marqué, combien ses coups de gueule et de tête étaient vivifiants. Et ils vont peut-être se remettre à gueuler, à ouvrir des brèches, à défendre les enfants de tous âges avec un peu plus de fougue intransigeante.

C'est tout un courant de l'École Moderne qui doit recommencer à animer ce Mouvement.

Guy CHAMPAGNE